

Raymond Queneau et la fonction de bord¹

Nicolas Dissez

Les quelques remarques que je souhaitais vous proposer concernent la leçon V de ce séminaire consacré à l'objet de la psychanalyse. C'est une leçon dont le fil directeur est le statut de la connaissance chez l'être parlant. Je souhaitais vous souligner la place spécifique qu'y occupe la notion de bord. Cette leçon du 5 janvier 1966 est marquée par un net changement de ton. Lacan va en effet y recentrer son propos, il se fait plus précis, plus incisif comme si l'on entrait véritablement dans le vif du sujet de ce séminaire, dans le vif de l'objet donc. Ce changement de ton est consécutif à l'exposé d'André Green intervenu lors du séminaire fermé précédent et intitulé : « L'objet (a) de Jacques Lacan, sa logique et la théorie freudienne ». C'est une intervention qui constitue un véritable travail de synthèse, une somme de connaissances donc, concernant l'objet a. Il n'est pas fortuit de repérer que c'est ce moment que Lacan choisit pour souligner combien objet a et connaissance, sont antagonistes. Si ces deux termes sont antinomiques, nous dit-il entre les lignes, c'est parce que la caractéristique essentielle de l'objet a est d'échapper à toute possibilité de connaissance. Lacan rappelle qu'il s'est élevé, dès le début de son enseignement, contre l'idée, prévalante à l'époque, selon laquelle le moi aurait

1. A propos de la leçon V du séminaire « L'objet de la psychanalyse », intervention au séminaire d'été de l'Association Lacannienne Internationale, septembre 2002.

une fonction de synthèse. Il a au contraire spécifié la fonction du moi comme étant une fonction de méconnaissance. Il va ici préciser les raisons de cette opposition : si le moi a fonction de méconnaissance, c'est parce que l'objet a est ce qui échappe à toute connaissance. On ne saurait donc formuler de savoir au sujet de l'objet a sans que celui-ci ne vienne se soustraire à ces formulations, s'en décaler, échappant ainsi à toute saisie par un savoir constitué.

Dans la suite du séminaire, Lacan va s'attacher à l'étude de la perspective pour montrer que c'est autour d'un point de fuite que toute représentation picturale peut se mettre en place. Ici, il souligne que toute théorie ne se structure qu'autour d'un point de butée, impasse ou aporie, qui constitue en tant que tel un point de méconnaissance irréductible. La connaissance, nous dit Lacan, est aliénée dans le registre de l'imaginaire. C'est là une conséquence du stade du miroir, l'homme ne se reconnaît jamais que dans des images. Notre pensée, issue de cette identification fondatrice, en reste désespérément plane, enlisée dans le registre de la specularité. Ce faisant elle manque irréductiblement ce point qui échappe au registre de l'image et que Lacan nomme objet a. L'objet dans cette leçon apparaît donc comme ce qui, s'extrayant du registre de l'image comme de la connaissance, vient leur donner leur structure. C'est donc à l'étude de ce point de butée, de ce bord inhérent à toute connaissance, auquel Lacan va particulièrement s'attacher au cours de cette leçon, en tant que cette butée constitue un mode d'abord de l'objet a.

C'est dans ce cadre que Lacan reprend l'exemple des pythagoriciens, confrérie on le sait toute attachée à l'étude du nombre, au point que sa vision du monde postule que « tout est nombre ». Tout objet du monde, pour l'école de Pythagore, se doit pour exister d'être mesurable soit par un nombre entier soit par une fraction, c'est à dire par le rapport de deux nombres entiers. Cette théorie vient historiquement trouver sa limite lorsqu'elle bute sur l'impossibilité de mesurer la diagonale d'un carré de côté égal à un. Voilà donc ce qui fait obstacle à la théorie selon laquelle tout est nombre : la diagonale d'un carré de côté égal à un, il semble bien qu'elle existe en tant que telle, et pourtant elle n'est mesurable par aucun nombre entier ni par aucun rapport de deux nombres entiers. Puisque Lacan indique pour la première fois dans cette leçon que « l'objet a est du registre du réel », on peut souligner que c'est au niveau de ce point de butée, de ce bord de la connaissance, ce qui donc vient y faire limite, que Lacan isole le réel de la théorie de Pythagore. Toute connaissance, tout savoir constitué, touche donc à son réel, non dans le savoir qu'il isole, mais dans les points de butée, les impasses de ce savoir, c'est

à dire ses impossibilités. L'idéal de la science paraît pourtant viser à une réduction progressive du champ de cette méconnaissance. Ainsi vous savez que cette impasse de la théorie des nombres chère à Pythagore sera historiquement dépassée par l'introduction des nombres dits irrationnels. Il est indéniable que cette innovation, l'introduction de $\sqrt{2}$ occurrence, aboutit à un déplacement de ce bord, de ce point de butée du savoir scientifique. Les développements apportés ici par Lacan indiquent cependant de façon précise que, pour son compte, la psychanalyse ne saurait aspirer à une réduction définitive de ce registre précis de méconnaissance. C'est pourquoi Lacan souligne que si, dans le cadre de l'idéal de la science, tout échec ne peut être connoté que négativement, pour la psychanalyse, au contraire, « l'échec n'est pas forcément négatif, l'échec peut être le signe de fracture où se marque le rapport le plus étroit avec la réalité ».

Ce type de point de butée, Lacan souligne qu'il se retrouve aussi bien dans le cadre de l'histoire des connaissances qu'au niveau des rapports d'un sujet au savoir qui le détermine. Le sujet dans les rapports qu'il entretient à ce savoir est lui aussi en proie à une limite irréductible dont il éprouve répétitivement la butée. Lacan reprend ici les modalités selon lesquelles il a introduit le registre de la parole vraie. Un sujet ne fait l'expérience des effets de vérité de son discours qu'à la faveur d'un détour par l'Autre, c'est à dire au moment où il prend la parole au nom de l'Autre. Les formulations, que Lacan met en exergue comme modèles de parole vraie depuis le début de son enseignement, « tu es ma femme » ou « tu es mon maître », ne sont porteuses de cet accent de vérité que tant que le sujet parle à la place, au lieu de l'Autre. Dès que le sujet tente de reprendre un tel savoir à son compte sur le mode d'un « je suis ton homme » ou « je suis ton élève », il ne manque pas de vérifier les limites d'un tel énoncé, c'est à dire la perte de ses accents de vérité. Le sujet se révèle donc ici irréductiblement divisé dans ses rapports au savoir. Il fait l'expérience dans sa quête de savoir, de la fonction irréductible d'un bord entre lui et l'Autre.

Si c'est bien le statut de la connaissance chez l'être parlant qui est l'axe de cette leçon, la notion de bord va donc en constituer le point de pivot. C'est cette notion de bord autour de laquelle va s'ordonner la seconde partie de cette leçon plus spécifiquement consacrée à la topologie. Cette partie topologique peut nous permettre de toucher du doigt le type de difficultés qui a trait à ce que nous pourrions appeler une méconnaissance généralisée. Un des intérêts immédiats de la topologie c'est, en effet, de nous permettre de repérer de façon sensible combien notre pensée, notre vision du monde,

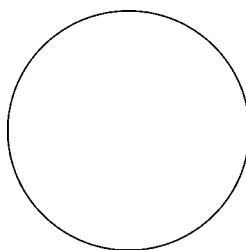
engluée dans le registre l'imaginaire, est inadéquate à rendre compte du registre du réel, c'est à dire qu'elle se montre inapte à saisir ce qu'il en est de l'objet.

La méconnaissance donc, et aussi bien la « méconnaissance des troubles » qui parcourt nos certificats de psychiatres, se révèle ici comme n'étant l'apanage d'aucune structure mais comme un phénomène généralisé et de surcroît irréductible. Lacan, me semble-t-il, utilise ici la topologie pour nous rendre sensible à notre propre méconnaissance et aux modalités qu'elle peut prendre. Il va ainsi faire appel à la notion de « bord », en mettant à l'épreuve notre capacité à reconnaître ce qu'est un bord. L'insistance portée sur cette notion de bord au cours du séminaire n'est pas fortuite, c'est bien en tant qu'il est une modalité d'appréhension de l'objet a que Lacan va nous souligner notre particulier embarras à saisir ce qu'il en est du registre du bord. « Puisqu'il s'agit de frontière, puisqu'il s'agit de limites, nous dit-il, et ça ne veut rien dire d'autre chose, bord, c'est limite ou frontière, essayons de saisir la frontière comme ce qui est vraiment l'essence de notre affaire ».

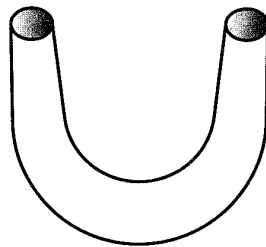
Lacan va d'abord tester notre vision du monde avec un objet mathématique à une dimension : « Ce segment de droite, dit-il, est-ce un bord ? ».



Là où notre intuition la plus immédiate nous pousserait à répondre par l'affirmative, Lacan vient rectifier notre vision du monde, je le cite : « Est-ce que c'est un bord ? Justement pas, mais ça ne veut pas dire que ça n'ait pas de bord. Ça ce trait, nous dit-il, ça, a deux bords ou plus exactement par convention nous appellerons son bord les deux points qui le lient ». Lacan va préciser sa position en nous présentant un cercle, c'est à dire en refermant sur lui-même ce segment de droite : « C'est précisément, dit-il, dans la mesure où ce que vous voyez là qui s'appelle aussi une coupure fermée n'a pas de bord justement qu'elle est un bord ».



Vous voyez le type d'opposition entre être et avoir qui se dessine ici : les objets mathématiques, que Lacan déclinent pour nous, soit ils ont un bord soit ce sont des bords. Lacan va reprendre ce type d'opposition avec des objets mathématiques à deux dimensions, c'est à dire avec des surfaces. « Ceci, qui est un cylindre, interroge-t-il, est-ce que c'est un bord ? ».



Là où nous serions à nouveau tenté de répondre par l'affirmative nous rectifions : un cylindre cela a un bord, c'est à dire que ça n'est pas un bord. Par contre ce cylindre si nous venons en aboucher les deux extrémités comme nous l'avons fait pour le segment de droite, nous obtenons un tore. Ce tore, qui est un objet à deux dimensions sans aucun bord, qui est une surface close, c'est bien un bord.

(image ??)

Je ne reviendrai pas ici sur les développements que la structure de ce tore permet de mettre en évidence, en particulier quant aux relations du sujet et de l'Autre. Je souhaitais plutôt vous souligner combien notre intuition la plus immédiate, prise dans le registre de la connaissance ou dans celui de l'image, nous fait méconnaître le registre du bord comme tel. Plus précisément nous croyons le reconnaître du côté de l'avoir, là où nous le méconnaissions du côté de l'être, du côté de ce qu'est véritablement un bord. Je souhaitais rapprocher ces données d'une formulation extraite du séminaire « Le sinthome ». Je vous cite cet extrait du séminaire : « Là où on se reconnaît c'est seulement dans ce qu'on a. (...) On ne se reconnaît jamais dans ce qu'on est ».

J'interromps là ces récréations topologiques pour évoquer un ouvrage de Raymond Queneau cité par Lacan au cours de cette leçon, ouvrage dont la parution précède de deux ans la tenue de ce séminaire et dont le titre est précisément « Bords ». Il s'agit d'un recueil de différents articles consacrés à des sujets à priori disparates mais auxquels Raymond Queneau est resté

attaché toute sa vie. Ces sujets concernent le progrès amené par un certain nombre de mathématiciens, des précurseurs, ou encore par des encyclopédistes. Il semble bien que ce soit dans l'après-coup de la mise en série ces articles, que son auteur ait pu isoler ce qui en constituait le fil rouge, le trait commun, et qu'il ait intitulé ce recueil « Bords ». Ce registre du bord, au fil de ces articles, il apparaît effectivement aussi bien partout que nulle part, omniprésent mais insaisissable en tant que tel. Queneau a sa façon à lui de régler le problème sur un mode un peu lapidaire dans la préface de son ouvrage : « Le titre *bords*, dit-il, s'explique, je crois, de lui-même. Le sous titre (Mathématiciens. Précurseurs. Encyclopédistes) quant à lui, répond à la question : de quoi ? ». Il s'agit donc, pour Raymond Queneau, de pointer le type de bords, de butée, de limite auquel se heurtent les précurseurs en tout genre et auquel il s'est lui-même heurté au cours de son expérience d'écrivain, voire d'encyclopédiste.

Cette fonction de bord, en tant qu'elle nous est imposée par le langage, il semble bien qu'elle corresponde pour Raymond Queneau à un questionnement essentiel. Lacan souligne d'ailleurs, un peu plus tard au cours du séminaire et au sujet de Dante, les relations spécifiques du poète avec cette notion de bord : « Limite, frontière bord, nous dit-il, tels sont les termes dont il s'agit. (...) C'est ceci que le poète, quoiqu'il en sache, et même s'il ne le sait pas, réintroduit dès lors que ce qu'il sait et manipule c'est la structure du langage et non pas simplement la parole. Il réintroduit cette topologie du bord et l'articulation de la structure ».

Dans l'ouvrage cité par Lacan, Queneau traque effectivement les manifestations de ce bord, les effets de franchissement dans l'expérience des mathématiciens en tant que ces effets sont indissociables de la structure du langage. Ses remarques témoignent d'une réflexion qui sait rester sur le fil de la structure. Il indique ainsi, à propos de l'apport de Bourbaki vis à vis de Poincaré, que « ce qu'on perd en intuition on le gagne en efficacité ». N'y a-t-il pas là presque une définition de l'apport d'une réflexion structurale ? Mais Queneau sait également à souligner combien cette rigueur s'associe à une souplesse remarquable vis à vis des formations de l'inconscient : humour (omniprésent dit-il dans l'ouvrage de Bourbaki), mais aussi erreur et lapsus : « Quand on mène une grande affaire comme celle de Bourbaki, dit-il, il ne faut pas être seulement fort, il faut aussi être souple. (...) Avant d'avoir dirigé, moi-même, une encyclopédie, je ne me doutais pas que l'erreur fût aussi sournoise et multiforme, je faisais tout de même assez confiance aux ouvrages dits « de référence ». Je n'y avais jamais remarqué de coquilles, par exemple. Depuis que j'ai dû lire ligne par ligne une collection (...) j'en découvre maintenant

chez les autres ! partout ! Dans les dictionnaires les plus chevronnés ! Même une chez Bourbaki, pourtant fort attentif. Comme je la lui avais signalée, il me répondit que c'était par humour qu'il l'avait laissée, pour distraire un peu le lecteur au passage. Au lieu « d'ensemble filtrant à droite et à gauche », il y a « ensemble flirtant à droite et à gauche ». Dans les errata de Bourbaki, on verra relevé, outre les coquilles, des figures incorrectes ou des exercices faux, certaines finesses oubliées dans une démonstration etc... Ce qui serait étonnant c'est que des erreurs il n'y en eût pas ; je dirais même que c'est là un titre de gloire, cette autocritique, d'ailleurs à peu près inévitable, et cette modestie, pur signe de l'esprit scientifique ».

Il y a là effectivement matière à réjouir Raymond Queneau dont l'intérêt pour cette position marginale, sur un bord, le pousse, à traquer ce bord commun aux mathématiques et à la poésie, soulignant la beauté d'une démonstration mathématique comme la rigueur de construction d'un poème. Peut-être est-ce un fil similaire, celui de la langue elle-même, qu'il suivait lorsqu'il avait entrepris, bien des années auparavant, de relater son expérience psychanalytique dans un poème en vers intitulé « Chêne et chien ». Cette préoccupation est probablement celle qui le poussa à travailler des années sur « les fous littéraires », traquant ainsi le bord entre génie et folie littéraire. Il ne manque d'ailleurs pas de revenir sur cette recherche dans un des chapitres de « Bords » intitulé : « Comment on devient encyclopédiste ». Je vous cite ce passage dont il ne vous échappera pas qu'il a la logique d'une séance d'analyse : « On sait combien dans la vie des hommes, comme la « vocation » s'allie au « hasard ». Si j'ai été appelé à diriger l'encyclopédie de la Pléiade, c'est bien à la suite de « hasards ». Cependant quand j'y pense, un certain nombre de faits préliminaires semblent prouver que cette idée encyclopédique m'a toujours été chère et qu'effectivement j'avais une vocation encyclopédique sans pour cela que j'eusse l'idée grotesque de diriger une *encyclopédie*. Le type qui se croit appelé à diriger une Encyclopédie et qui va d'éditeur en éditeur pour leur proposer ce projet est un fou. (...) Je dis donc que le type qui serait allé d'éditeur en éditeur en leur disant : « Pourquoi ne faites-vous pas une encyclopédie dont je serais le directeur » aurait été un fou. Mais au fait il se trouve qu'il y a un certain nombre d'années, j'ai écrit une encyclopédie, non pas à moi tout seul, mais avec la collaboration de fous, et qui plus est de fous défunts. A une certaine époque de ma vie, je me suis intéressé à ce que l'on appelle les « fous littéraires » qu'ensuite j'ai préféré appeler hétéroclites. Après avoir amassé des documents pendant plusieurs années et déterré un certain nombre d'entre eux, exhumés de la noire poussière de la Bibliothèque Natio-

nale, il me parut opportun d'offrir au public le résultat de mes recherches ; étant donné la variété des sujets auxquels mes fous s'étaient intéressés, il me vint naturellement à l'idée de présenter leur délire de façon méthodique et j'intitulai cet ouvrage : *l'Encyclopédie des sciences inexactes* ; ce qui est le plus fort – et je ne m'en aperçois que maintenant, à tel point on est peu lucide sur soi-même, à tel point des choses qui vous concernent peuvent vous échapper – ce qui est plus fort donc, c'est que cette *Encyclopédie des sciences inexactes* était – tout comme *l'Encyclopédie de la Pléiade* - divisée en deux parties : une série méthodique et une série historique.

Puis j'allai présenter mon ouvrage aux éditeurs. On me le refusa. »

Vous pouvez vérifier la finesse du repérage de Queneau quant à l'objet de son désir, disons ici le savoir encyclopédique. Ce repérage en passe par un détour par la façon dont ceux qu'il appelle les fous littéraires s'approprient cet objet, là où lui-même ne retombe dessus que par une série de « hasards ». Il indique ainsi que c'est son propre positionnement vis à vis de cet objet et le bord qui l'en sépare qui permet de spécifier son propre désir.